Jean Yves Collette

Conversations *nocturnes*

Neuf photographies d'Ariane Thézé

Vertiges

JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

IL ARRIVE QUE NOUS PARLIONS AU LIT, la plupart du temps quand nous avons une divergence importante. Alors, il est intarissable : il se remémore tout ce à quoi il a déjà réfléchi depuis qu'il pense et le raconte avec passion. Il établit le pour et le contre, il analyse les faits et les gestes, il décline les aspects positifs et négatifs de sa réflexion, il décrit la réaction modérée – qu'il devrait adopter – et la compare à des réactions extrêmes... Selon la complexité du litige, son exposé peut durer plusieurs heures. Certes, je n'ai pas à m'exprimer car, en réalité, il s'intéresse à ce que je pense comme s'il spéculait sur les fleurs qui vont fléchir dans un pot ; il tient seulement à ce que je l'écoute pendant qu'il se met en valeur. Je ne dois pas m'endormir même si je suis exténuée. À tout moment, il répète : « Est-ce que tu m'écoutes ? » Je réponds : « Oui, oui. » Il affirme qu'il devrait choisir de faire la part des choses, de ménager la chèvre et le chou, mais il s'en montre incapable. À la fin, il déclare que sa position réelle – celle avec laquelle il se sent vraiment à l'aise, la seule qu'il peut réellement tolérer et soutenir – sera extrême... et qu'il n'en dérogera pas ! Si cette position comporte un choix, ce sera éventuellement « tout » ou « rien ». Aucune autre idée, nul raisonnement, pas une larme, aucun sentiment ne le fera renoncer à son attitude mais il est prêt, dès le lendemain, à reprendre son discours sous un autre angle, sans l'intention d'en changer un iota... surtout s'il lui arrivait, au cours de sa logorrhée, de démontrer lui-même qu'il avait tort, que sa place forte était intenable... Intenable ! C'est donc celle qu'il choisira, car elle est sienne ! De plus, si cette conversation univoque venait à s'ébruiter, il pourrait devenir un grand martyr domestique, et toutes ses sottises lui seraient pardonnées ! C'est en tout cas ce qu'il croit ! Devant pareil entêtement, ma petite personne perd toujours : je suis trop fatiguée pour le relancer. Malgré ses menaces, je préfère me dire que je ferai plus tard comme je le sens et comme je le veux, et que j'ai droit, moi aussi, à mes propres entêtements, qu'ils soient légers ou graves. Il fait une pause ; il est étendu sur le côté ; je suis couchée sur le dos ; il me touche. Sa main froide se pose sur mon ventre. Je pense qu'il me griffe : je me tends, je frissonne. L'idée du contact charnel me serre la gorge. Il n'est pas brutal, mais je suis tellement écorchée que l'ombre de sa main me ferait mal. Il ne prononce aucun mot ; lui qui n'arrêtait pas de parler s'exprime maladroitement ; il dit qu'il veut faire ce qu'il nomme « l'amour ». Je m'étonne qu'après m'avoir tancée aussi longuement, il ne trouve rien de mieux que de vouloir me faire cette chose-là. Je profite d'un mouvement de corps pour m'éloigner un peu. D'ailleurs, il ne veut pas que nous fassions tous les gestes qu'il faut... Non, lui seul les fera. Je dis : « J'ai mal à la tête... j'ai une grosse journée demain... tes discours et les contraintes que tu veux m'imposer me tuent et, assurément, ils m'éloignent de toi. »

Sourd à mes paroles et « soulagé » par mon manque d'enthousiasme, il me répond : « Si tu es fatiguée, tu n'as qu'à me laisser faire ; ça ne sera pas long ! » Je tourne la tête vers lui et je me rends compte qu'il est prêt ; qu'il se préparait tout en parlant, tout en imposant son discours. Je soupire, je me retourne et je fuis vers le bord du lit. Je sais que je n'ai rien à dire ; depuis longtemps, pour lui, je ne sers qu'à ça. J'en profite pour laisser aller quelques larmes silencieuses qui me calment et me font un peu de bien. Il s'occupe de tout : d'une main, il prépare le lieu pendant que, de l'autre, il maintient ses dispositions. Je ne le regarde pas et, pourtant, je sais exactement ce qu'il fait. À d'autres moments moins tendus, il a voulu que nous jouions à « ne bouge pas, j'arrive ». Cela lui a toujours fait beaucoup d'effet et, à ces occasions, il n'a jamais failli à « arriver » sans tarder. Il me rejoint sur le côté du lit ; il est froid de partout sauf pour ce qu'il tient dans sa main ; il se colle à moi ; je tremble sans arrêt ; il y a intromission et rétromission puis, sans tarder, une giclée collante et chaude glisse sur mes fesses. C'est terminé. Il n'est déjà plus là. Je l'ai échappé belle. Je n'ai eu qu'à attendre la fin de l'événement.

QUELQUES JOURS PLUS TARD, CONSIDÉRANT que j'avais mal entendu ses propos, il insiste pour les reprendre. Il veut s'assurer que je ne vais pas transgresser ses ordres et que les conséquences déterminées par lui sont bien claires pour moi. Pour mettre les choses en situation, il me rappelle que je dois considérer comme mort et enterré mon amoureux extra-conjugal et « illégal » dont il a découvert l'existence. Toujours étendu sur le côté, il parle, il parle... tandis que sa main gauche exerce des pressions sur son sexe. Il décrète unilatéralement le statut de l'autre et précise que sa décision est sans appel. Dans notre relation, il considère que c'est lui qui représente la Loi et il doit édicter des lignes de conduite en conséquence. Il répète, comme des titres de gloire, qu'il m'a suivie et qu'il m'a vue entrer chez cet individu et n'en ressortir qu'après plusieurs heures ; il se vante d'avoir contourné le mot de passe de mon logiciel de courriel et d'avoir trouvé abondance de preuves de ma tricherie conjugale ;

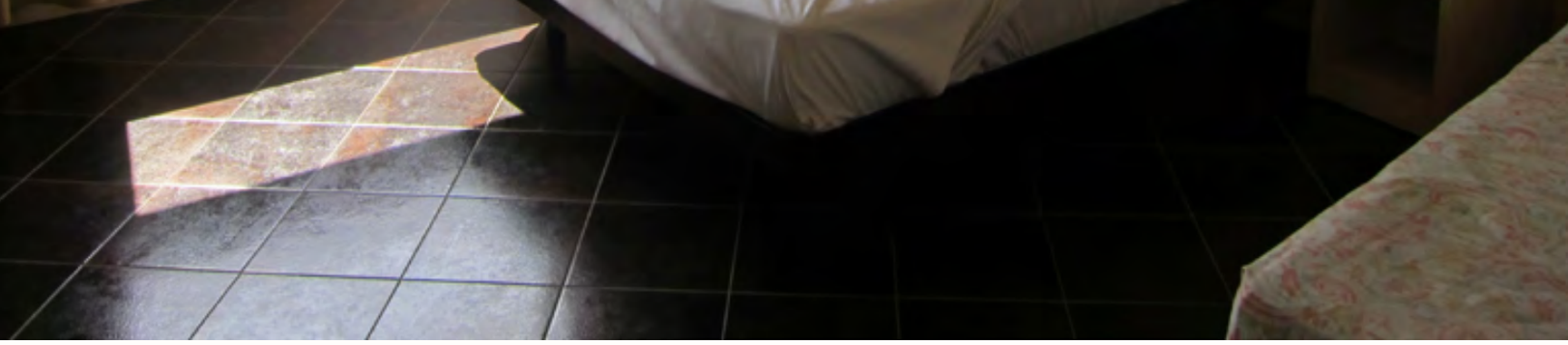
il insiste pour dire que les mots utilisés dans ces messages l'ont dégoûté ; il avoue avoir analysé le relevé mensuel des appels de mon téléphone portable et avoir découvert un nombre anormal d'appels au même numéro... et, si je n'avais pas moi-même craqué et avoué mon « péché », il aurait continué de m'espionner jusqu'à ce qu'il ait l'occasion de me prendre sur le fait ! Bon ! C'est dit ! Je demeure silencieuse. Je vois bien qu'il n'en démordra pas.

Après l'énumération de ses vantardises, il s'arrête. Puis, reprenant sur un autre ton, il ajoute, après une pause : « Quoi qu'il en soit, j'ai une petite nécessité et j'apprécierais que tu m'aides à la combler... sans que je doive insister. » Il m'aime, prend-il soin de préciser avant d'ajouter, sans rougir : « Ça devrait suffire et éviter d'autres considérations. » Il insiste pour que je me rende utile. Il place d'autorité l'une de mes mains sur ses couilles ; je dois les garder au chaud ; je dois les chatouiller à certains moments que je connais et à un certain rythme ; il s'occupe du reste – en expert. Quelques minutes plus tard, il repousse ma main ; il se tourne sur le ventre, bouge un peu son bassin, émet quelques grognements et un soupir de soulagement. Il s'endort. Voilà une manière bien personnelle de clore ce qui aurait dû être une conversation d'adultes sur la délicieuse vie de couple que nous menons : l'un, déterminé, s'y retient de toutes ses forces ; l'autre, désabusée, aucune intimidation n'empêchera qu'elle s'en détache.

LA JOURNÉE AVAIT ÉTÉ PLUVIEUSE ET L'AVAIT RENDU MOROSE. Peut-être prenait-il conscience, après tous ses efforts pour m'en persuader, qu'aucune parole ne me ferait oublier sa conduite dominatrice ni ne rafraîchirait notre vie de couple. Pourtant, il ne se décourageait pas encore et annonçait que nos conversations horizontales, tels de précieux moments d'intimité, devraient servir à nous rapprocher. Mais l'ambiguïté de son discours persistait : il me pardonnait l'écart sentimental que j'avais eu mais il ne l'admettait pas ! Il avait analysé la situation froidement, rationnellement, et il voulait à nouveau m'entretenir de son raisonnement. Il croit que mes escapades se justifient simplement et que la responsabilité lui en incombe. Il est prêt à admettre qu'il est à l'origine du problème : il n'a pas été assez présent à la maison, nous n'avons pas assez communiqué, il ne m'a pas assez « surveillée », il ne m'a pas assez couvée au lit et, par conséquent, j'ai senti le besoin d'aller chercher ailleurs un peu de confort sexuel. C'est évident ! C'est clair comme de l'eau de roche ! C'est limpide ! Il est fier de lui : il va pouvoir sauver notre association de personnes en copulant davantage. N'est-ce pas la meilleure des solutions ? Par contre, tout en comprenant la raison de mon écart, il répète sa menace de me mettre à la porte sans égard à nos acquis communs et sans penser à l'éducation de nos chers enfants, si je persistais à vouloir rejoindre, à l'occasion, comme je le lui demande, l'amoureux qu'il a « effacé » sans retour... Comme si arrêter une liaison d'amour pouvait se faire dans l'instant, lui n'imaginant pas que son interdiction intempestive est déraisonnable et amplifie sans mesure l'attachement que j'ai pour mon amoureux. Qu'il pense nous sauver d'une séparation en me « couvant » sexuellement, comme il le dit, montre bien qu'il n'a rien compris. Qu'il veuille m'interdire la belle relation extra-conjugale que j'ai, démontre que notre couple ne repose que sur le partage d'un seul « plaisir », la sexualité, et que tout le reste n'est que l'addition de « devoirs » plus ou moins contraignants. À considérer son raisonnement, puisque désormais nous ne « partageons » plus d'activités sexuelles, notre couple ne devrait plus avoir de raison d'être, pensais-je. D'une manière ou d'une autre, mon opinion n'ayant aucune importance et nos conversations ne suivant qu'un seul courant, je vois bien que la cause est entendue.

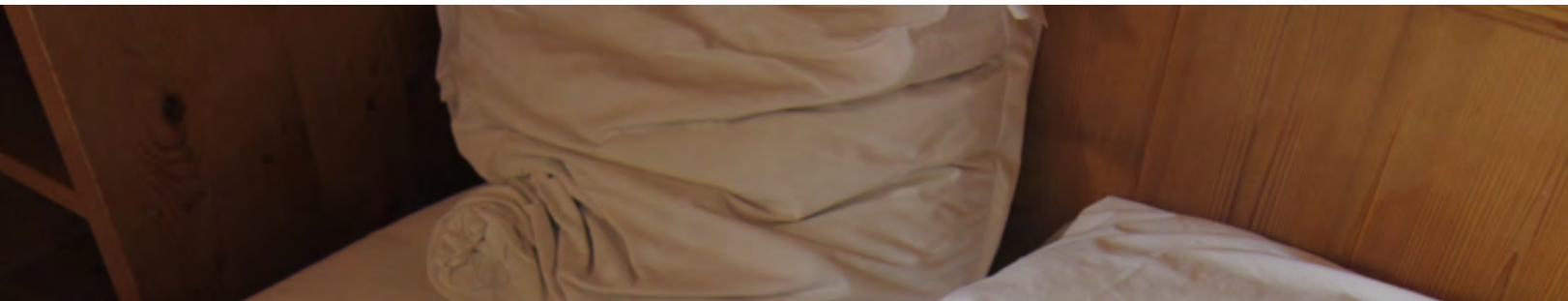
Comme il en a pris l'habitude, les jours de nos entretiens en tête-à-tête, il veut se soulager, après coup, d'une certaine tension. Croyant, cette fois, avoir enfoncé un clou à la bonne place et avoir marqué des points en ayant déclaré assumer une part de responsabilité dans mon écart de conduite, il se demande intérieurement s'il va me proposer une opération sexuelle de grande envergure ou si, tout considéré, il patientera encore et se contentera d'un va-vite devenu machinal. Évidemment, il a déjà pris sa chose en main. À le regarder agir, je crois deviner que cela le rassure ; être accroché à son membre lui donne confiance. Il cherche un détour qui lui permettrait d'arriver au plus vif de ses intentions. Il dit, platement :

« Ça va ? » Après une pause : « Comment te sens-tu ? ... Je crois avoir fait un pas ; je crois que nous allons nous retrouver. Non ? » Je ne réponds pas « non », car je ne veux pas relancer la discussion ni attiser sa colère. Je ne réponds pas immédiatement, comme si je réfléchissais à mon tour, comme si j'allais bientôt acquiescer à son désir. À la fin, je ne dis rien qui puisse l'encourager ni le décourager. Il tente alors une autre manœuvre. Il se rapproche et me dit, montrant son sexe : « Ça ne te tente pas ? Tu sais bien comment t'en servir pour te faire plaisir ! Rappelle-toi... » Il attend, mais je ne réagis pas. En désespoir de cause, il me dit : « Au moins, regarde-moi... » Alors, pour lui faire « plaisir », je m'assois en indienne pendant qu'il entreprend ses manipulations... Il travaille habilement. Il ferme les yeux ; moi aussi. Je les rouvre quand il commence à émettre des sons. Je comprends qu'il va bientôt tirer, que... Le coup est déjà parti ! Il a toujours tiré promptement. Après son coup, malgré le soulagement qu'il semble avoir trouvé dans l'exercice, j'ai une sorte de peine pour lui, constatant qu'il tirait en l'air !



LA QUATRIÈME FOIS, IL N'ALLAIT TOUJOURS PAS MIEUX. Il déprimait comme si nous étions en automne et qu'il anticipait l'hiver. Il n'a jamais aimé l'hiver. Quand il a voulu recommencer ses explications « pour que ça rentre bien dans ma tête », a-t-il précisé, j'ai protesté plus que d'habitude. J'ai répliqué : « Ça suffit ! Tu ne me tiens des discours que pour te soulager sur moi, dans tous les sens du terme ! » Cela a été le déclencheur. Il s'est énervé ; il s'est mis à hurler et à m'insulter. Il tenait à faire valoir ses droits. Moi, j'étais « son » droit et il faudrait « lui passer sur le corps pour me prendre ». J'ai crié à mon tour : « Non, non, tu n'as rien compris ! C'est différent de ce que tu penses », mais les choses se sont envenimées. Je devine qu'il trouvait plaisir à me dire des mots de plus en plus gros, qu'il ne pouvait plus s'arrêter, qu'il s'enivrait de son état d'énervement, que ça faisait monter en lui une grande excitation... J'étais terrifiée car, dans la confusion, je voyais bien qu'il ne contrôlait plus ses paroles, qu'il faisait de grands gestes incohérents – que la mollesse du lit n'arrangeait pas ! – qu'il était tout rouge et qu'il suait en abondance. Je me demandais comment le remettre sur une voie plus raisonnable, espérant pouvoir le rebrancher à son discours habituel, m'excusant de l'avoir brusqué, lui si compréhensif et, dans la vie, lui si généreux, « qui m'avait donné tout ce qu'il pouvait ». Peine perdue ; aucun effort ne donnait de résultat. La peur me gagnait tandis que mes forces s'abîmaient. À la fin, des coups ont accompagné ses paroles. Il m'a frappée très fort, il m'a serrée trop fort...

DÉSORMAIS, JE VOIS LES ÉVÉNEMENTS d'un autre point de vue. Je ne peux pas déterminer précisément où je me trouve, mais je suis assise dans un lit blanc tellement grand que je n'en vois pas les limites. Je ne ressens aucun besoin ; aucun ennui et nulle solitude ne m'affligent. Depuis qu'il m'a assassinée, mon opinion ne pèse plus rien du tout !



Conversations nocturnes,
dont le texte original a été rédigé en 2008,
a fait l'objet d'une précédente édition
dans les Lecturiels (numéro 0373, en 2011).

Le présent ouvrage, qui comprend
des variantes dans le texte, est accompagné de
neuf photographies (2012-2016) d'Ariane Thézé.

ISBN : 978-2-89668-403-8
© Jean Yves Collette, Ariane Thézé et Vertiges éditeur, 2008-2016.

– 0404 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2021

Lecturiels

www.lecturiels.org